

An aerial photograph of a dense forest with a small, rectangular building with a corrugated metal roof situated in the upper right corner. The image has a strong blue and green color cast.

**THOMAS
MULLEN**

**LA
DERNIÈRE VILLE
SUR TERRE**

RIVAGES/NOIR

1918, État de Washington. Au cœur des forêts du Nord-Ouest Pacifique se trouve une ville industrielle appelée Commonwealth, conçue comme un refuge pour les travailleurs et les syndicalistes. Pour Philip Worthy, le fils adoptif du fondateur de la scierie, c'est le seul endroit au monde où il peut compter sur une famille aimante. Et pourtant, les idéaux qui définissent cet avant-poste sont menacés de toutes parts. Le président Wilson a fait rentrer son pays dans la première guerre mondiale et, avec la peur des espions, la loyauté de tous les Américains est remise en question. Mais une autre menace s'est abattue sur la région : la grippe espagnole. Lorsque les habitants de Commonwealth votent en faveur d'une quarantaine, des gardes sont postés sur l'unique route menant à la ville. Philip Worthy aura la malchance d'être en service lorsqu'un soldat se présentera pour demander l'asile.

« Un récit fascinant d'une époque et d'un lieu dont la plupart d'entre nous n'ont jamais entendu parler. » *Los Angeles Times*

« Une variation américaine de La Peste d'Albert Camus. » *Chicago Tribune*

Thomas Mullen, né en 1974, est l'auteur de six romans salués par la presse américaine et distingués par de nombreux prix, dont le prix James Fenimore Cooper de la meilleure fiction historique pour *La dernière ville sur Terre*. On lui doit également une remarquable saga policière sur la ségrégation raciale aux États-Unis, initiée avec *Darktown* (prix Rivages des Libraires).

THOMAS MULLEN

LA DERNIÈRE VILLE SUR TERRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Bondil

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Titre original :
The Last Town on Earth

Couverture : © Ebru Sidar/Arcangel Images.

© Thomas Mullen, 2006
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7436-5884-7

À Jenny

« Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. »

Albert Camus, *La Peste*

« Une attaque dirigée contre un seul est une attaque dirigée contre tous. »

Slogan des Industrial Workers
of the World¹

1. Syndicat unitaire international, créé aux États-Unis en 1905, qui atteignit son apogée dans les années 1920.

Le soleil perça brièvement, preuve de la présence d'un univers au-dessus de leurs têtes, d'éléments aux aguets, planètes et étoiles, immenses galaxies de savoir infini, puis tout aussi soudainement il se réfugia derrière les nuages.

À midi ce dimanche, l'heure à laquelle en temps normal les gens s'en revenaient de l'église, d'une visite rendue à des amis ou à des membres de leur famille, le médecin ne dépassa que deux autres automobiles pendant les quinze minutes du trajet et ne vit qu'un seul passant. Cela faisait trois semaines maintenant que la grippe était entrée à Timber Falls, selon son estimation la mieux étayée, et presque toute circulation avait disparu des rues. Les malades étaient cantonnés chez eux et les gens en bonne santé ne s'aventuraient pas dehors.

– Personne n'a encore emprunté cette rue ? demanda-t-il aux deux infirmières avec qui il se trouvait et dont les maris combattaient en France.

C'était un homme d'un âge avancé, maigre, portant des lunettes qu'avaient maculées les expectorations d'innombrables patients.

– Non, répondit l'une d'elles en secouant la tête.

Avec le volume croissant de malades et de mourants, ils ne s'étaient pas encore rendus aussi loin, en limite de la ville, dans cette rue isolée où logeaient les indigents les plus miséreux et les immigrants les plus récemment arrivés.

Des voisins avaient signalé des bruits effrayants venant de l'une des maisons, mais nul n'avait voulu y entrer pour voir comment allait la famille.

Le médecin se gara le long de l'habitation d'un étage située à la base d'une colline qui s'élevait progressivement. Partout le sol était boueux, les roues s'enfonçaient de plusieurs centimètres. Cela donnait l'impression que la construction elle-même s'affaissait dans le sol, que son toit penchait sur la droite. C'était la dernière d'une rangée de cinq habitations étroites qui, dans leur malheur, semblaient s'appuyer les unes contre les autres.

Avant de sortir du véhicule, les visiteurs mirent sur leur visage des masques de gaze couvrant le nez et la bouche, avant d'enfiler des gants en caoutchouc fin.

Il frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, il recommença, plus fort, déclina son identité.

– Regardez, signala l'une des infirmières.

À la fenêtre située sur la gauche de la porte, ils distinguèrent un visage qui observait derrière le rideau d'une extrême minceur, celui d'une enfant qui n'avait pas plus de quatre ans. Ses yeux étaient immenses. Elle paraissait fantomatique, pas plus effrayée par ces inconnus masqués que particulièrement intéressée par eux. L'infirmière leva la main pour lui dire bonjour, mais la petite fille ne retourna pas le geste. Quand le docteur frappa une fois de plus en désignant la porte du doigt, elle ne bougea pas.

Il finit par abaisser la poignée et entra. Toutes les fenêtres étaient fermées et, selon toute évidence, la porte n'avait pas été ouverte depuis des jours. Il perçut immédiatement l'odeur.

La fillette tourna le dos à la fenêtre pour les regarder. Elle portait une chemise de flanelle pour adulte sur une chemise de nuit sale, avait une épaisse chevelure blonde en bataille et présentait une maigreur effrayante.

L'état du petit salon était désastreux. Livres, jouets et vêtements disséminés partout. Un fauteuil à bascule couché sur le

côté. Une lampe brisée en morceaux sur le sol. Lorsque les visiteurs s'avancèrent dans la pièce, deux autres fillettes émergèrent du chaos, une plus jeune que celle de la fenêtre, l'autre légèrement plus âgée. Elles aussi étaient sales, vêtues étrangement, semblables à des spectres.

Le médecin s'apprêtait à leur demander où étaient leurs parents lorsqu'il entendit une toux, sèche et rauque. Suivi d'une des infirmières, il s'en approcha en empruntant un petit couloir avant de pénétrer à l'intérieur d'une chambre.

La deuxième infirmière demeura dans le petit salon avec les fillettes. Elle s'agenouilla pour sortir des tranches de pain de seigle de son sac. Les petites se précipitèrent vers elle, mains tendues, et plantèrent leurs doigts dans la nourriture. En quelques secondes, il ne restait plus rien sinon des paires d'yeux qui la scrutaient dans l'attente d'autre chose à manger.

Dans la chambre, les rideaux foncés étaient tirés devant la fenêtre. Le docteur distinguait les lits, tous deux occupés. Des quintes de toux intermittentes provenaient de la silhouette, étendue sur la droite, dont la tête reposait sur un oreiller taché d'un rouge sombre. Le lobe des oreilles, les narines et la lèvre supérieure étaient noircis de sang séché, les yeux clos, les paupières d'un bleu foncé comme la peau tout autour. Le docteur vit une main, posée sur les draps, dont les doigts avaient la même couleur que de l'encre. À côté du lit, la table de chevet était striée de sang, de même que la bible qui était posée dessus.

L'homme toussa à nouveau et ses yeux, tournés vers le vide, s'ouvrirent pendant moins d'une seconde. L'infirmière s'agenouilla à côté de lui pour exécuter les pauvres gestes que dictait sa formation, même si elle savait qu'ils étaient désormais vains. C'était moins dur que de regarder la forme allongée dans l'autre lit.

La femme allongée sur le flanc, face à son mari, avait les lèvres figées dans un rictus de souffrance. Ses cheveux clairs et fins étaient éparpillés sur l'oreiller, certains débordant du lit

alors que d'autres collaient au sang coagulé qui lui couvrait le visage. Il était impossible de dire depuis combien de temps elle était morte, car les cadavres de victimes de la grippe espagnole avaient un aspect différent de tous ceux que le docteur avait pu voir par le passé. La coloration bleue qui assombrissait la peau du mari l'avait, elle, totalement consumée, rendant impossible de deviner son âge ou même sa race. Elle ressemblait aux cadavres d'un brasier auxquels le docteur avait été confronté à la suite d'un épouvantable sinistre survenu dans une usine des années plus tôt.

Elle avait probablement à peu près le même âge que les infirmières, imagina-t-il, car la grippe ne semblait emporter que ceux qui étaient dans la force de l'âge. Peut-être les fillettes avaient-elles commencé à se remettre de la maladie qui avait anéanti leurs parents. C'était un schéma totalement opposé à celui de la majorité des grippees.

Ils entendirent d'autres quintes dans une pièce différente. Le docteur et l'infirmière se regardèrent, surpris, avant de se diriger vers le son en provenance d'une chambre située de l'autre côté du couloir. Ici les fenêtres n'avaient pas de rideaux et, dès qu'ils entrèrent, ils virent deux corps allongés dans un grand lit, tous deux secoués par la toux. De jeunes adultes. Les draps étaient ensanglantés à proximité de leur visage. Ils émettaient exactement les bruits auxquels on pouvait s'attendre : ceux de personnes suffoquant lentement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il y eut un mouvement soudain entre les corps, celui de minuscules mains. Une petite fille de moins de trois ans, aux cheveux noirs comme les plumes du corbeau, faisait la sieste entre ses parents qui se mouraient. Un moment, elle donna l'impression d'être calme, mais aussitôt qu'elle ouvrit ses yeux marron, elle se mit à hurler. Qu'elle soit terrifiée par les étrangers avec leurs masques ou par l'immobilité presque absolue de ses parents, l'infirmière n'aurait su le dire. La fillette continua de hurler. Ce fut comme si les trois enfants,

silencieuses dans l'autre pièce, avaient trouvé une voix dans l'horreur exprimée par la cadette.

Le docteur était déjà dans le petit salon où il téléphonait à l'un des entrepreneurs de services funèbres épuisés, même s'il n'ignorait pas qu'il faudrait des heures avant que l'un d'eux puisse venir. Les gens des salons funéraires tombaient aussi malades, et il resta là pendant ce qui lui parut être une éternité, n'entendant que le silence sur la ligne, attendant qu'une voix lui vienne en aide, guettant une réponse. Les secondes mortes s'étiraient comme les bras suppliants des fillettes affamées tendus vers lui.

Première partie

COMMONWEALTH

I

La route menant à Commonwealth¹, longue et peu engageante, s'étirait sur des miles au-delà de Timber Falls, s'enfonçant profondément dans les bois de résineux où les arbres croissaient plus haut encore, comme si le soleil les mettait au défi d'atteindre ses trop rares rayons. Telles deux armées perchées au sommet de falaises antagonistes, des sapins de Douglas dominaient de leur grande taille la route jonchée de rochers. Même les voyageurs qui, toute leur vie durant, s'étaient vu rappeler leur insignifiance, ressentaient une humilité particulière le long de cette portion de chaussée, sous la pénombre surnaturelle qui l'engloutissait.

Après avoir parcouru bon nombre de miles entre les troncs, elle s'incurvait sur la droite et les arbres s'écartaient un peu. La terre brune et d'occasionnelles souches indiquaient que la forêt n'avait été que partiellement et récemment éclaircie, au prix d'une ténacité extrême. La clairière était en pente légère. Au bas du relief, un arbre coupé de frais bloquait la chaussée. Dans son écorce épaisse un panneau avait été cloué : une mise en garde adressée à des voyageurs qui n'existaient pas, un cri silencieux lancé vers les forêts sourdes.

Un petit vent piquant prenait de la vitesse en haut de la colline dénudée, apportant les exhalaisons combinées de millions de sapins et de pins. Philip retint son souffle.

– Tu as froid ? lui demanda Graham.

1. Littéralement, bien commun, prospérité partagée.

– Ça va.

Graham tendit le bras vers la ville.

– Il te faut un vêtement plus chaud. Vas-y.

– Je préfère rester.

– C’est toi qui vois.

Philip donnait vraiment l’impression d’être frigorifié dans son manteau léger et son pantalon de toile, la tenue d’un gratte-papier, alors que Graham portait son bleu de travail habituel sous un épais pardessus de laine.

– Tu crois qu’il va neiger ?

Philip Worthy avait seize ans, il était grand même si sa claudication donnait à chacun l’impression qu’il était plus petit qu’en réalité, mais pas aussi robuste que la plupart des hommes qui habitaient cette ville de bûcherons et de manœuvres.

– Non.

Graham, vingt-cinq ans, était à de nombreux égards tel que Philip aspirait à devenir : fort, raisonnable et réfléchi, le maître dans son logis. Alors que Philip avait le sentiment qu’il devait se montrer poli et faire la conversation pour s’insinuer dans les bonnes grâces des autres, Graham semblait prononcer le minimum de mots et gagner immanquablement leur respect. Philip le connaissait depuis deux ans et continuait d’essayer de comprendre comment quelqu’un pouvait parvenir à pareil résultat.

– Il fait plus froid que je ne pensais, dit le plus jeune. Parfois, ça annonce de la neige.

Graham comprenait la crainte que cela représentait pour son compagnon. Il secoua la tête.

– Il fait froid, mais il ne va pas neiger. On est en octobre.

Philip opina, rentrant les épaules pour se protéger.

Graham posa son fusil par terre et ôta son manteau.

– Tiens, mets-le.

– Non, je t’assure. Moi, ça va. Je ne veux pas que tu...

– Mets-le, bon sang, ce fichu manteau, insista Graham en souriant. J’ai plus de viande sur les os que toi, de toute façon.

– Merci.

Philip posa son fusil à côté de celui de son aîné. Le vêtement était grand pour lui, les manches recouvraient entièrement ses mains. Il savait qu'il avait l'air d'un clown, mais c'était aussi efficace que des gants. Il ne pourrait pas tenir son arme, ce qui n'avait pas d'importance puisqu'il ne s'attendait pas à en avoir l'usage.

– À ton avis, c'était qui, dimanche, dans la Model T ? demanda-t-il.

– J'en sais rien.

Ni l'un ni l'autre n'avait été en poste ce jour-là, quand deux autres gardes avaient vu une Ford neuve rutilante s'avancer aussi près que l'arbre couché le leur permettait. Le poste d'observation des sentinelles était situé trop loin pour distinguer le conducteur qui, à aucun moment, n'avait mis le pied à l'extérieur du véhicule. Le feutre, sur son crâne, leur avait indiqué qu'il s'agissait d'un homme, rien de plus. L'inconnu avait apparemment lu le panneau, n'avait pas fait halte plus d'un court instant pour réfléchir avant d'exécuter un demi-tour et de s'en repartir. Depuis que la ville avait interdit tous ses accès, c'était l'unique fois que quelqu'un de l'extérieur avait été aperçu.

Commonwealth était bâtie à environ quatre-vingts kilomètres, ou peut-être cent, au nord-est de Seattle ; nul ne semblait le savoir hormis son fondateur, Charles Worthy, et tous ceux qui charriaient les chargements de bois locaux. À l'est se dressaient les sommets déchiquetés de la chaîne des Cascades, suffisamment proches pour être visibles par temps clair, mais suffisamment lointains pour disparaître lorsque les nuages étaient bas et lourds. Ces jours-là, la ville semblait totalement coupée du reste du monde. Loin vers l'ouest s'étendaient les flots de l'océan, la confluence du bras de mer de Puget Sound au sud, du détroit de Géorgie au nord, et de celui de Juan de Fuca à l'ouest, là où les trois affluents mêlaient leurs cours et enveloppaient de leurs bras glacés les

îles de San Juan. La haute mer, elle, était juste assez lointaine, rendue invisible par l'épaisse forêt, pour que l'on puisse douter de sa présence.

Commonwealth n'était pas une ville ordinaire et cela expliquait en partie qu'elle ne soit pas mentionnée sur les cartes, comme si le reste du monde civilisé préférait oublier son existence. Elle n'avait ni maire, ni receveur des postes, ni shérif. Ni prison, ni perceuteur, ni gare, ni voies ferrées. Ni église, ni téléphones, ni hôpital. Ni saloon, ni nickelodeon¹. Commonwealth ne disposait de pratiquement rien d'autre qu'une scierie, des maisons pour les ouvriers, beaucoup de lieux où l'on pouvait abattre des quantités d'arbres, et les quelques adjonctions indispensables pour permettre à l'usine de tourner, par exemple un magasin d'alimentation et d'objets de première nécessité et un cabinet médical. Pour acheter des marchandises que le magasin ne vendait pas, pour assister à des projections cinématographiques ou à des services religieux traditionnels, les habitants se déplaçaient à Timber Falls, à vingt-cinq kilomètres au sud-ouest. Mais aucun des habitants de la ville n'était plus autorisé à en sortir et personne ne pouvait plus y entrer.

– Tu crois qu'il reviendra, ce conducteur ? demanda Philip dont le vent chassait les cheveux châtain clair en travers de son front.

Graham réfléchit un instant, le visage apparemment impassible tandis qu'il observait le pied de la colline de ses yeux bleu-vert.

– Non. Pas après avoir vu le panneau. Si ç'avait été quelqu'un qui voulait vraiment forcer le passage, il aurait essayé. Probablement juste un visiteur qui se rendait à la scierie et ignorait tout de la quarantaine.

1. Petite salle de cinéma, au début du muet, où le spectateur glissait une pièce avant de regarder, par une fente située sur le dessus d'une grande boîte verticale, une courte bande de pellicule imprimée qui défilait.

Philip hocha la tête, appréciant les certitudes de son compagnon.

Il avait grandi sans père ni frères et sœurs, entraîné à travers l'ouest du pays par une mère itinérante, jusqu'au moment où l'accident l'avait laissé aux bons soins des Worthy. Et quand, deux ans plus tôt, sa nouvelle famille était venue s'installer à Commonwealth pour fonder cette audacieuse expérience, il avait rapidement noué des relations d'amitié avec Graham qui, avant de faire la connaissance de Philip, n'avait pas réalisé à quel point cela lui avait manqué de ne pas avoir de frères cadets.

Comme de nombreux travailleurs de la scierie, Graham avait fui le foyer familial à un âge trop précoce, chassé par un père ivrogne contre lequel il s'était violemment opposé une fois de trop. Il avait, quand il était parti de la maison du Kansas, approximativement l'âge qui était aujourd'hui celui de Philip et, parfois, quand il le regardait, il était stupéfait d'avoir lui-même fait preuve d'une telle impétuosité, d'avoir été irraisonné à ce point pour s'aventurer dans le monde à un âge aussi insensé. Il avait survécu sans trop savoir comment, survécu à des grèves sanglantes, des séjours derrière les barreaux, des échauffourées contre la police et, aujourd'hui, il était contremaître dans une entreprise respectable. Même s'il avait désormais sa propre famille dont il était responsable, il aimait enseigner à Philip ce qu'il avait lui-même appris de son frère aîné, comment chasser son premier cervidé, attraper son premier poisson, naviguer sur les pistes qui traversaient la forêt ininterrompue.

En réalité, Graham n'était pas si certain que l'homme de la Model T ne reviendrait pas, mais le ton calme de sa propre voix avait à lui seul de quoi rassurer. Voilà pourquoi, prenait-il maintenant conscience, il regrettait de ne pas avoir de frères plus jeunes que lui : ils vous rendaient presque aussi fort que l'image qu'ils se faisaient de vous.

Quatre jours plus tôt, leur premier tour de garde s'était déroulé sans incident. Ils étaient restés dix longues heures sur place, silencieux par périodes ou discutant de choses et d'autres quand l'ennui devenait trop fort. Se demandant à haute voix combien de temps la grippe allait durer, échangeant des récits de maladies ou d'indispositions relevant du passé. Philip avait même proposé de miser un peu d'argent sur la durée de la quarantaine, mais Graham l'avait légèrement réprimandé pour ce manque de délicatesse. Philip avait regretté la proposition, s'était senti aussi jeune que stupide. Mais cela mis à part, le temps s'était lentement écoulé, le ciel s'était assombri progressivement, les brouillards étaient descendus des nuages diffus au-dessus de leur tête, laissant les deux guetteurs fatigués et désireux de retrouver la chaleur de leur logement où ils n'auraient rien de passionnant à raconter à leur famille pendant le repas du soir.

*

– Alors, demanda Graham quelques minutes ou plusieurs heures plus tard, comment ça se passe, tes « cours » ?

– Bien. Tu peux me demander tout ce que tu veux savoir sur le remboursement des intérêts.

– Sans façon, je n'ai pas du tout envie de m'y connaître.

Philip était l'apprenti de Charles Worthy, qui le formait à la gestion de la scierie, le préparant à occuper l'emploi que lui-même avait tenu dans la scierie de son père et auquel, dégoûté, il avait tourné le dos voilà deux ans.

– Honnêtement, ça te plaît de rester assis sur une chaise à longueur de journée ? voulut savoir Graham.

– Je ne saurais avec quoi comparer.

Philip se demandait si Graham méprisait son travail de bureau, mais en raison de son corps infirme, il ne pouvait constituer un candidat valable pour des tâches d'une nature plus physique. Il jeta un regard furtif sur le doigt manquant de

Graham, celui qu'il avait accidentellement perdu à la scierie il y avait de cela plusieurs années, et se dit qu'il n'était pas si mal loti.

Il y avait quelques jours à peine, Philip avait calculé ce que la scierie économiserait si elle opérait la transition entre les scies à lames multiples et les scies à rubans, dont les lames plus fines signifieraient des pertes moindres de bois parti en sciure. Un véritable défi, mais quand il en avait terminé, il avait eu le sentiment d'avoir accru la valeur de l'usine, et le compliment prononcé d'une voix douce par son père continuait de résonner à ses oreilles.

– Comment va ta petite ? demanda-t-il.

– Très bien, répondit Graham avec un léger sourire. Depuis peu, elle parcourt toute la maison à quatre pattes. Amelia ne peut plus la quitter des yeux un seul moment.

– Combien de temps avant qu'elle se mette à parler ?

– Quelques mois encore, au moins.

– Et qu'elle abatte des arbres comme son papa ?

– Pas avant qu'il gèle en enfer.

– Je ne sais pas, insista Philip. Elle m'a tout l'air d'un bûcheron.

– Comment ça ?

Philip haussa les épaules.

– Elle bave beaucoup. Elle rote. Elle sent même, parfois.

Graham hocha la tête et répondit par un sourire forcé.

– Alors, reprit Philip, tu arrives à dormir ou tu ne peux pas fermer l'œil de la nuit ?

– Je dors quand je peux.

– Comme quand tu es ici à monter la garde.

– Je n'ai pas dormi, la dernière fois. Je reposais mes yeux et je faisais comme si tu n'étais pas là. C'est une compétence importante qu'on développe quand on a une femme et une fille. Tu peux me croire, pour ça.

Il marqua une pause en observant Philip du coin de l'œil et ajouta :

– À ce propos, je n’arrête pas de te voir parler avec la fille de Metzger.

Philip haussa les épaules d’un geste qui manquait de conviction.

– C’est l’amie de ma sœur.

– Alors comment se fait-il que je te voie tout le temps avec elle mais sans ta sœur ?

Il fallut une seconde supplémentaire à Philip pour trouver une réponse :

– Ben quoi, on n’a plus le droit de parler à une fille ?

– Hé bien, j’espère qu’elle y voit moins clairement que moi, dans ton jeu.

*

Des minutes de silence s’étaient encore écoulées avant qu’ils repèrent quelqu’un au bas de la colline.

Ils l’aperçurent d’abord entre les troncs, des nuances de couleur fauve et marron clair qui apparaissaient d’une seconde à l’autre à travers l’entremêlement d’écorces. Tous deux se raidirent, retenant leur souffle en attendant de voir que surgisse une forme humaine ou de comprendre qu’ils l’avaient imaginée, qu’il s’agissait d’une illusion due à la lumière.

La silhouette amorça le virage et, levant les yeux vers le sommet de la colline, aperçut la ville dans le lointain. Entre cet homme et la ville se tenaient Philip et Graham, même s’il donnait l’impression de ne pas les avoir remarqués.

– Tu vois pareil que moi, hein ? demanda Philip.

– Pareil.

L’inconnu commença à se diriger vers eux.

– Lisez le panneau, lui lança Graham d’un ton calme. Lisez le panneau.

De fait, deux ou trois secondes plus tard, l’inconnu arriva devant et s’immobilisa. Il s’immobilisa pendant un temps inhabituellement prolongé, comme s’il savait à peine lire et

qu'il y avait trop de mots de plusieurs syllabes. Puis il leva la tête vers eux. Graham s'assura que son fusil était bien visible, la main sous le canon pour qu'il ne soit pas pointé sur lui. Philip n'avait pas relu le panneau depuis des jours, ce qui ne l'empêchait pas d'en avoir mémorisé le contenu.

QUARANTAINE

ABSOLUMENT AUCUNE ENTRÉE AUTORISÉE !

En raison de L'ÉPIDÉMIE DE GRIPPE ESPAGNOLE

Cette ville est placée sous QUARANTAINE stricte.

Cette zone est sous la surveillance permanente
de gardes ARMÉS.

Ni ÉTRANGER ni AMI n'est autorisé à franchir cette limite.

Que Dieu vous protège.

Après avoir lu cet avis, l'homme eut une sorte de spasme bref pendant que sa main se portait à son visage. Puis il s'avança vers l'arbre couché et entreprit de l'escalader. Le tronc était impressionnant et il lui fallut un moment pour grimper dessus. Il le franchit alors et reprit sa marche vers eux.

– Il continue d'avancer, déclara Philip pris de court en essayant de ne pas céder à la panique.

Il releva hâtivement les manches du vêtement de Graham, se demandant pourquoi il se sentait nerveux et agité alors que son ami paraissait plus placide encore que d'ordinaire.

L'inconnu marchait en boitant un peu, grimaçant chaque fois qu'il bougeait sa jambe droite. Cela rendait sa progression plus lente mais la faisait paraître plus déterminée. Ses habits suggéraient un uniforme indéfinissable avec des galons sur une des manches. Quand il s'approcha, ils remarquèrent la crosse d'un fusil qui dépassait au-dessus de son épaule droite.

– C'est un soldat, conclut Philip avec désarroi.

L'inconnu avait franchi presque la moitié de la distance qui les séparait. Il était à quatre-vingts mètres d'eux au maximum.

– Pas un pas de plus ! cria Graham. Cette ville est sous quarantaine ! Vous ne pouvez plus approcher !

L'étranger obéit. Ses cheveux foncés et hirsutes semblaient d'une longueur supérieure à celle d'un soldat normal. Il donnait l'impression de ne pas s'être rasé depuis deux ou trois jours, et il y avait une bande de tissu, maculée d'une tache noire qui ressemblait à du sang séché, nouée autour de sa cuisse droite. Les jambes de son pantalon étaient copieusement sales, et plusieurs endroits de son torse éclaboussés de boue.

Il éternua alors.

– Je vous en prie ! dit-il en élevant la voix pour être entendu en dépit de la distance.

L'effort consenti sembla excéder ses forces.

– Je meurs de faim. Il me faut juste un peu à manger...

Philip voulait lui demander ce qu'un soldat fabriquait dans cette contrée, mais il garda cette pensée pour lui.

– Vous ne pouvez pas monter jusqu'ici, mon gars, le mit en garde Graham. Le panneau vous l'a dit, nous sommes en quarantaine. Nous n'avons le droit de laisser entrer personne.

– Je m'en fiche, de tomber malade, répondit l'inconnu en secouant la tête.

Il était jeune, plus proche de Philip que de Graham à cet égard. Il avait une sorte d'accent, non pas étranger mais venant d'une autre région du pays. La Nouvelle-Angleterre ou New York, Philip n'en était pas sûr. Sa mâchoire était crispée, son visage osseux et taillé à la serpe, le genre de visage dont la mère de Philip lui aurait dit qu'il ne fallait pas s'y fier, même s'il n'avait jamais su pourquoi.

– Je crève de faim... il faut que je mange. Ça fait deux jours que je suis dans les bois. Il y a eu un accident...

– Ce n'est pas que vous tombiez malade qui nous inquiète, déclara Graham dont la voix demeurait forte, presque brutale.

Nous sommes la seule ville de la région où personne n'est encore tombé malade, et nous avons bien l'intention que ça continue. Bon, maintenant, rebroussez chemin.

Le soldat regarda derrière lui sans conviction avant de se tourner à nouveau vers Graham.

– À quelle distance est la ville la plus proche ?

– Vingt-cinq kilomètres environ.

Commonwealth ne se trouvait pas entre deux localités : la route qui y menait n'allait pas plus loin. D'où ce soldat avait-il pu venir ?

– Vingt-cinq kilomètres ? Je n'ai pas mangé depuis deux jours. Il fera nuit d'ici quelques heures.

Il toussa. Une toux forte, grasse. À quelle distance porte le souffle de quelqu'un ? se demanda Philip.

À ce moment-là, le soldat reprit sa progression vers eux en boitant.

Philip était paralysé par un nouveau mélange de peur, d'appréhension et de sens du devoir, la conscience d'avoir une tâche à remplir. Même si ce dernier lui avait semblé parfaitement clair et compréhensible plus tôt dans la journée, il prenait maintenant conscience qu'il n'avait pas la moindre certitude de la manière dont il devait s'en acquitter.

Graham ne montrait pas ce genre d'irrésolution : il se saisit de son fusil et le leva en position de tir.

Philip l'imita non sans réticence.

– Halte ! ordonna Graham. Ça suffit comme ça !

Ce ne fut que plus tard, le même soir, alors qu'il tentait de s'endormir, que Philip y pensa : il aurait pu se proposer pour aller chercher de la nourriture en ville et la lancer au soldat, sur la pente. Il y avait sûrement eu un moyen de venir en aide à cet homme sans le laisser s'approcher davantage.

L'inconnu s'arrêta à nouveau. Il était à une quarantaine de mètres d'eux.

– Je n'ai pas la grippe, leur dit-il en secouant la tête. Je suis en bonne santé, d'accord ? Je ne vais contaminer personne. Je

vous en prie, laissez-moi seulement dormir dans une grange ou n'importe où.

– Vous reniflez et tousssez beaucoup, pour un homme en bonne santé, répliqua Graham.

L'intrus fit un nouveau pas en ouvrant la bouche mais Graham le figea sur place en déplaçant légèrement le canon du fusil.

– Je vous ai déjà dit que ça suffisait comme ça !

Le soldat jeta un regard implorant à Philip.

– Je renifle et je tousse parce que mon bateau a chaviré et ça fait deux jours que je suis dans la forêt.

Il semblait presque en colère, mais pas complètement... donnait l'impression de ne pas vouloir prendre le risque d'élever la voix face à deux hommes armés. Cela ressemblait plus à de l'exaspération, à de l'épuisement.

– Je vous l'ai dit, je l'ai pas, la grippe. Je ne vais contaminer personne.

– Ce n'est pas quelque chose que vous pouvez contrôler. Si c'était le cas, je vous ferais confiance. Mais non, et par conséquent je ne le fais pas.

– Bon sang, je suis un soldat américain, protesta-t-il en dirigeant un regard accusateur vers Graham. Je vous demande de me venir en aide.

– Et je vous dis que je le ferais si c'était possible, mais ça ne l'est pas.

L'homme courba la nuque. Il toussa à nouveau. C'était une toux grasse et chargée de glaires, comme s'il avait avalé quelque chose dans le bras de mer et éprouvait des difficultés à s'en débarrasser.

– Je suppose que dans cette ville il n'y a pas un shérif à qui je pourrais parler ?

– Non.

– Comment elle s'appelle ?

– Arrêtez d'essayer de gagner du temps, mon gars. Passez votre chemin. Je suis désolé, vraiment, mais mon meilleur

conseil c'est de parcourir les vingt-cinq kilomètres à pied et, quand vous arriverez à la prochaine ville, d'être extrêmement prudent. Tout le monde est malade, là-bas.

Le soldat toussa une nouvelle fois avant de tourner les talons. Enfin. Philip ferma les yeux un moment avec soulagement. Il avait déjà commencé à imaginer comment il raconterait cette histoire à sa famille et à ses amis.

Mais le soldat pivota à nouveau pour leur faire face. Le ventre de Philip se noua en lisant la détermination dans les yeux de l'inconnu. Il raffermi sa prise sur le fusil.

– Alors il faut croire que vous êtes pas allés vous enrôler, reprocha-t-il amèrement à Graham en fermant à demi les paupières.

– Faut croire que non, répondit ce dernier.

Le soldat hocha la tête.

– Une chance pour vous.

– Faut croire.

L'inconnu recommença à s'approcher.

Philip, les yeux écarquillés, consulta son ami du regard.

– Je vous ai dit que ça suffisait comme ça ! hurla Graham en braquant l'arme droit sur sa poitrine. Halte ! Dernière sommation !

Le soldat secoua la tête avec difficulté, comme s'il avait la nuque bloquée.

– Je ne vais pas mourir dans les bois.

Philip braqua son arme, lui aussi. Il n'avait jamais visé un être humain et le geste lui semblait totalement anormal, une posture prohibée. Pas une seconde il ne cessa d'espérer que l'intrus allait se détourner.

– Je ne plaisante pas ! cria Graham dont la voix était différente, teintée d'un soupçon de panique.

Le soldat venait vers eux. Philip eut l'impression de sentir la puanteur de cet homme aux vêtements imbibés d'eau, rendus putrides par les nuits passées à dormir sur des troncs

couverts de mousse, sur des branches humides au milieu des limaces.

L'homme secoua à nouveau la tête. Il avait les yeux embués, et rouges. Il progressait petit à petit vers les deux sentinelles, la nourriture, un abri chaud pour reposer ses os épuisés, le salut.

– Ne m'obligez pas à tirer ! lança Graham.

Des pas, encore. Le soldat ouvrit la bouche et ne parvint à prononcer que : *S'il vous plaît.*

Graham tira. Le bruit et la violence de la détonation firent sursauter Philip, entraînant presque de sa part une volée superflue. Il vit la poitrine du soldat éclater, vit voler devant lui du tissu et quelque chose ayant la couleur de la peau qui vient d'être lavée. Le soldat recula d'un pas en titubant et mit le genou gauche à terre.

Deux choses se produisirent alors simultanément. L'endroit où sa poitrine avait explosé, et qui un moment avait semblé légèrement noirci, se remplit de rouge foncé. Et sa main droite passa au-dessus de son épaule pour se saisir du fusil accroché dans son dos. Dans les rêves qui le hanteraient, Philip se souviendrait du mouvement étrangement mécanique de ce bras, comme si le corps, dépourvu d'âme, exécutait juste un dernier ordre.

Graham tira à nouveau et cette fois le soldat fut projeté sur le dos. Un de ses genoux demeura un peu relevé sur le sol, mais le reste du corps gisait à plat, face à l'écran gris du ciel, si vide que, durant cet ultime instant de sa vie, il aurait pu voir quelque chose projeté dessus : son dieu, sa mère, une amoureuse perdue, les yeux de l'homme qui l'avait tué. Cette grisaille pouvait représenter tout ou rien.

Philip ne sut pas combien de temps il garda le regard fixé sur le soldat, combien de temps il garda son fusil braqué sur l'espace qu'il avait occupé. Au bout de quelques secondes enfin, il parvint à bouger la tête et à regarder Graham, sur sa

gauche. Les yeux de son ami étaient écarquillés, remplis de vie et d'énergie.

Tous deux respiraient bruyamment, s'aperçut-il. Graham surtout : il aspirait des goulées d'air, chacune plus intense et plus bruyante que la précédente. Philip abaissa son fusil en se demandant s'il devait toucher l'épaule de son ami, faire quelque chose.

– Oh, Seigneur, marmonnait l'aîné. Oh, Seigneur.

Philip ignorait que son ami avait déjà tué un homme. On lui avait raconté ce qui lui était arrivé lors du massacre d'Everett, mais il ignorait s'il en avait seulement été une des victimes, ou également un des agresseurs.

– Oh, Seigneur.

La respiration de Graham devenait de plus en plus bruyante et, juste au moment où Philip s'apprêtait à lui demander si ça allait, il déglutit. Retint sa respiration avant d'avaler cette dernière goulée d'air, comme s'il absorbait complètement le décor devant lui, l'acte qu'ils venaient de commettre. Lorsqu'il recommença à respirer, ce fut avec un bruit redevenu presque normal.

Quelques secondes s'écoulèrent.

– Il va falloir qu'on aille parler à Doc Banes, annonça Graham.

Tout à coup, sa voix était grave et calme, contrairement à celle des ordres qu'il avait criés antérieurement. Il aurait tout aussi bien pu parler des machines qui se trouvaient dans la scierie.

– Je... Je crois qu'il est mort, dit Philip dont la voix se brisa.

– Bien sûr qu'il est mort ! rétorqua Graham en se tournant vers son ami pour la première fois.

Devant son regard furieux, Philip recula d'un pas. Le plus âgé des deux reporta alors ses yeux sur le corps et garda le silence pendant un moment.

– Nous devons savoir combien de temps il nous faut rester loin de lui avant de l'enterrer, déclara-t-il. J'ignore si un cadavre reste contagieux, et si oui, combien de temps. Nous allons devoir demander à Doc Banes.

Lentement, Philip hocha la tête. En dépit du vent, le fusil ne donnait plus l'impression d'être froid entre ses mains humides.

II

Les habitants de Commonwealth avaient bloqué la route et placardé le message une semaine avant ces événements, le lendemain matin du jour où s'était tenue une réunion municipale à laquelle Philip Worthy avait été le plus jeune à assister.

Il s'était assis au premier rang à côté de ses parents, dans l'hôtel de ville aux effluves de sapin, un bâtiment qui avait rempli beaucoup de rôles depuis deux ans qu'il était construit. Église le dimanche après-midi. Salle de bal le premier vendredi soir de chaque mois. Bazar lorsque à plusieurs reprises dans l'année les femmes de la ville vendaient ou troquaient courtpointes, couvertures et autres objets de leur fabrication. Et lieu d'enseignement improvisé avant que le nombre croissant d'enfants nécessite la construction d'une véritable école juste à côté.

Son genou droit battait nerveusement la mesure de haut en bas tandis que hommes et femmes pénétraient dans le bâtiment. Au moment où ils étaient arrivés, dans la pénombre du début de soirée, il faisait froid à l'intérieur, mais déjà l'atmosphère s'était réchauffée dans la salle où les gens échangeaient rumeurs et angoisses, et où l'on entendait des frottements de pieds et des frémissements de peur.

Il ne se sentait pas à sa place dans cette réunion d'adultes, comme si le bien-fondé de sa présence risquait d'être remis en cause. Mais Charles avait insisté, disant qu'en tant que membre du personnel travaillant à la scierie, Philip avait l'obligation de faire entendre sa voix sur un sujet aussi vital. Il avait tourné la

tête pour essayer d'apercevoir Graham dans la salle bondée, sans parvenir à le repérer dans l'épaisse forêt de visages.

Même s'il se sentait honoré de travailler au bureau de la scierie avec Charles, il soupçonnait les bûcherons et les employés de l'usine de ne pas apprécier son ascension facilitée et de le prendre de haut en raison de sa claudication, du bloc de bois qui remplissait son soulier gauche. Ils devaient, se disait-il, le juger inapte à remplir les tâches physiquement exigeantes qui permettaient à la ville de perdurer, nourrissaient ses habitants, rendaient leur survie possible dans ces contrées sauvages.

Rebecca, sa mère adoptive, l'avait regardé, lui adressant un bref sourire, et il avait compris qu'il avait dû révéler sa nervosité. Il s'était redressé un peu sur sa chaise et avait cessé de faire bouger son genou. Elle avait tendu le bras pour prendre sa main dans la sienne avant de la relâcher. Elle affichait un sourire qui semblait forcé. Le regard de ses yeux bleus, comme toujours, était vigilant.

– Comment crois-tu que les gens vont réagir ? lui avait-il demandé à voix basse.

Quand elle avait secoué la tête, des boucles de cheveux gris s'étaient échappées de son chignon hâtivement bâti. Elle avait assisté à d'innombrables votes et réunions politiques, pas seulement à Commonwealth, mais aussi à Timber Falls, Seattle, et dans des douzaines de villes, grandes et petites, situées le long de la côte. Elle avait pratiquement été élevée dans ce genre de rassemblements où elle accompagnait son père, Jay Woodson, un intellectuel fécond qui avait écrit des tomes rarement lus par quiconque à l'exception de l'intelligentsia d'extrême gauche : des études approfondies sur l'effondrement économique imminent du pays. Le père de Rebecca était décédé avant qu'elle n'épouse Charles, mais elle avait apporté sa pierre à son legs, servant de fer de lance aux groupes de suffragettes, aux organisations hostiles à la guerre et, désormais, à la ville de Commonwealth, une nouvelle conception

hybride entre le havre socialiste et l'entreprise capitaliste. Pourtant, ce soir-là, il allait s'agir davantage de politique que de survie.

– Je ne sais pas, avait-elle reconnu. Nous verrons bien.

*

Étant arrivé quelques minutes seulement avant le début fixé pour la réunion, Graham occupait un siège plusieurs rangs derrière les Worthy. Amelia était restée chez eux avec leur première-née. Elle était plus fatiguée que d'habitude car enceinte de deux mois, ce que le couple n'avait pas encore révélé à leurs amis. Il s'était frotté la nuque. Il faisait trop chaud maintenant que la salle était pleine à craquer, que les bancs de bois étaient envahis d'hommes et de femmes, les murs flanqués de gens qui s'y appuyaient en faisant passer leur poids d'un pied sur l'autre.

*

Finalement, Rebecca avait soufflé à son mari qu'il devrait commencer la réunion. Parfois, il semblait peu à l'aise pour tenir le rôle de chef à la scierie et être, de facto, l'homme le plus important de la ville. Toutes les années passées comme comptable silencieux dans la scierie familiale, années où l'avaient éclipsé ses frères aînés au verbe vif et le patriarche dominateur, avaient été, pour lui, difficiles à surmonter. Il avait appris comment échapper aux idées préconçues de ceux qui le rabaissaient, était devenu un porte-parole éloquent qui attisait la foi des habitants de sa ville, mais avait parfois besoin de sa femme pour le lui rappeler. Il avait opiné sans la regarder et s'était levé.

Sa barbe et ses cheveux avaient complètement blanchi ces dernières années. Il était grand, avec de larges épaules de bûcheron en dépit du fait qu'il passait toutes ses journées dans

un bureau. N'importe qui aurait pu baisser les yeux sur ses doigts et constater qu'ils étaient trop épargnés par les entailles, ses paumes trop douces. À cinquante-deux ans, il était l'un des résidents les plus âgés de cette ville d'ouvriers, et il avait des yeux calmes, bienveillants. Sa chemise à col blanc et son pantalon de flanelle bleu étaient un peu râpés en divers endroits qu'il avait omis de remarquer, ou dont il avait choisi de ne pas se préoccuper.

Il avait été suivi sur le podium par le Dr Martin Banes, la seule autorité médicale de la ville, et lorsque les deux hommes avaient contemplé la salle comble, les voix s'étaient tues sans que se lève une seule main ou s'éclaircisse une seule gorge. Quand Charles avait ouvert la bouche pour parler, l'idée lui était venue qu'il n'avait jamais entendu un nombre de gens aussi élevé observer un tel silence. Il était demeuré sans prononcer une parole pendant une ou deux secondes de plus, sa première et inaudible syllabe dissimulée quelque part sous sa langue.

Charles n'était ni le maire ni le pasteur de la communauté, car Commonwealth ne possédait pas de chefs laïques ni religieux. Mais à de nombreux égards elle était sa création, la concrétisation d'un rêve que lui et Rebecca avaient partagé des années plus tôt, alors qu'ils subissaient les souffrances de la grève générale d'Everett, ses violences et sa folie.

Charles avait eu vingt-quatre ans au moment où son père, attiré vers les immenses étendues du Nord-Ouest par des récits parlant d'interminables forêts de sapins de Douglas, avait en 1890 arraché sa famille à son foyer situé dans l'État du Maine. Sa mère et son frère cadet avaient été enterrés moins d'un an plus tôt, emportés par la pneumonie cruelle de cette année-là, et Reginald Worthy insistait pour dire que cette nouvelle quête correspondait exactement à ce dont lui et ses fils survivants avaient besoin. Leur destination avait été la ville récemment créée d'Everett, juste au nord de Seattle, avec un port bien

situé et, disaient des gens, elle deviendrait bientôt la Manhattan du Pacifique.

Les premières années avaient été une réelle torture. Quand il passait devant les maisons érigées de neuf donnant l'impression qu'un violent coup de vent les démolirait, les tavernes dont les planchers étaient encore tapissés de plusieurs centimètres de sciure, les rues couvertes de boue, Charles gardait la nostalgie douloureuse des rues animées de Portland, pour ne rien dire des commerces bondés et des parcs festifs de Boston. Sans oublier la puanteur de cette ville : l'odeur des vaches que les habitants gardaient autour de leur habitation comme garantie en prévision de temps difficiles, la sueur des ouvriers des usines, des bûcherons et des charpentiers, les tristes installations qui faisaient office de salles de bains. Cet avant-poste dans l'Ouest lointain du continent accusait des dizaines d'années de retard sur la Nouvelle-Angleterre que Charles regrettait amèrement. Ils avaient bien peu l'impression d'avoir traversé le pays, et bien trop celle d'avoir remonté le temps, cheminant dans la gadoue et les ténèbres surnaturelles d'une ville dépourvue d'éclairage urbain.

Autant de raisons pour travailler sans relâche en essayant d'oublier le monde qui l'entourait et en se concentrant uniquement sur ce que son père voulait qu'il maîtrise. Les nombres, le coût des terres, le prix des grumes et des bardeaux, le salaire des ouvriers de la scierie. Pendant que son père et ses frères aînés se chargeaient de faire des mondanités et de courtiser, Charles restait assis devant son petit bureau où les bruits de l'usine auraient rendu la concentration ardue à quelqu'un possédant moins que lui la capacité de se consacrer à une unique tâche.

Néanmoins, pour Charles, la grande saga familiale qui consistait à amasser des sommes colossales était condamnable. Il n'avait jamais bien vécu le fait que sa famille, comme celles de tous leurs rivaux, avait gonflé ses prix après le tremblement de terre de San Francisco en 1906, profitant des souffrances et

des malheurs de leurs congénères. Pire encore avait été le fiasco qui s'était ensuivi, quand les scieries avaient procédé à des calculs erronés et abattu trop d'arbres. Les prix s'étaient effondrés, des ouvriers par centaines avaient été mis à pied, et les comptables tels que Charles avaient désespérément cherché des moyens de rattraper les pertes. C'étaient ce genre de retournements du marché qui faisaient de l'avarice débridée de son père et de ses frères une obligation pendant les périodes bénéfiques, lui avaient-ils expliqué : il fallait exploiter tous les avantages pour se prémunir contre les imprévisibles calamités.

Pour quelqu'un d'aussi conservateur que Charles, cela, en théorie, avait du sens. Ce qui n'en avait pas, surtout quand les affaires étaient florissantes, c'était de licencier des ouvriers qui demandaient de meilleurs salaires, de ne pas réparer les machines tant qu'elles n'avaient pas mutilé quarante ou cinquante opérateurs, et de faire payer des prix outranciers dans les magasins de première nécessité qu'on avait ouverts à proximité des campements de bûcherons. Certains comportements n'étaient simplement pas moraux, disait-il. Mais ses frères le tournaient en dérision. Tu comprendrais si tu avais une famille à nourrir, lui disaient-ils en secouant la tête. Leur femme et leurs enfants avaient besoin de vêtements, de nourriture, de cours privés, de domestiques. Un homme célibataire pouvait peut-être se permettre de s'inquiéter des dernières avancées en matière de statut des ouvriers, pas eux.

Il s'était avéré que le mariage n'avait pas modifié ses conceptions, particulièrement parce qu'il avait épousé Rebecca, une institutrice qui n'avait pas sa langue dans sa poche et nourrissait des penchants radicaux. La naissance de leur fille n'avait fait que renforcer ses convictions en une vie plus éthique, à la scierie comme chez eux. Mais c'est seulement en 1916 qu'une décennie de querelles et de jalousies au sein de la famille avait tout fait exploser, au même titre que la ville dans laquelle ils habitaient.

Ç'avait été l'année de la grève générale à Everett... l'année où les rapports de force entre les propriétaires de scieries et les travailleurs étaient devenus beaucoup plus rigides, alors même que la ligne séparant le bien du mal était plus floue. Charles considérait que les exigences des syndicats n'étaient pas si déraisonnables, et il s'en était ouvert à son père qui avait menacé de le déshériter s'il répétait pareilles sornettes. Reginald et les autres propriétaires d'usines étaient rendus furieux par les différents actes de sabotage et interventions sans scrupule que tramaient les infâmes Wobblies¹, des syndicalistes radicaux qui avaient jeté leur dévolu sur Everett comme prochaine étape de leurs avancées sur le chemin de la révolution. Ses frères avaient secoué la tête en regardant Charles, à cause de sa femme socialiste qui lui avait mis ces idées dans la tête. Rebecca voulait quitter la ville, arguant que ce n'était pas un lieu où leur fille de douze ans pourrait devenir une femme.

Ce qui fut par la suite appelé le massacre d'Everett avait détruit à jamais le pont aussi branlant fût-il qui persistait entre Charles et les autres membres masculins de la famille. Bien évidemment, son père et ses frères avaient insisté pour affirmer que c'étaient les grévistes qui avaient tiré les premiers coups de feu et la plupart de ceux qui s'étaient ensuivis : *ces satanés rouges vont tenter de raser la ville par les flammes, de violer et de piller le pays d'une côte à l'autre si nous ne les arrêtons pas tout de suite*. Mais Charles savait pertinemment que la majorité des fusils qui avaient tiré sur les ouvriers avaient été achetés par le Commercial Club², un groupe d'industriels au conseil duquel siégeaient ses frères. Si leurs doigts n'avaient appuyé sur aucune des détente, ils avaient manipulé les événements à distance. Quand l'échine des travailleurs avait été

1. Surnom des membres du syndicat I.W.W. (Industrial Workers of the World).

2. Fondée en 1877, cette organisation avait pour but de favoriser le développement économique de la ville de Chicago et de sa région.

brisée, ils avaient repris leur poste et la ville était revenue sur la chaussée caillouteuse dont elle s'était brièvement écartée.

Mais Charles et Rebecca pensaient que la grève générale et ses violences avaient mis les opinions de chacun en pleine lumière. Le couple avait pris sa décision. Charles avait laissé ses frères racheter ses parts de la scierie Worthy et avait utilisé l'argent pour acheter la terre où il voulait ériger Commonwealth, en une contrée dont son père pensait qu'elle n'était pas exploitable. Ulcéré par l'idée que son fils avait l'intention de construire des habitations pour ses ouvriers et de leur verser des salaires supérieurs, Reginald ne lui avait plus jamais parlé. Il était mort un an plus tard. Charles avait appris son décès trois jours après l'inhumation en recevant une lettre d'une de ses belles-sœurs.

Maintenant, deux années à peine après la grève d'Everett, il était propriétaire d'une scierie neuve qui tournait très bien et stimulait le développement rapide d'une ville où nul n'avait le sentiment qu'on lui crachait dessus ou qu'on le rejetait.

Regarde, Rebecca, pensait-il. Regarde ce que nous avons créé, regarde ce que nous avons fait. Il était stupéfiant de voir comment les gens pouvaient œuvrer avec autant d'énergie, et s'émerveiller seulement de ce qu'ils accomplissaient en des moments exceptionnels. Il contemplait la foule, les regards tendus et inquiets : chacune des personnes présentes dans la salle avait tant risqué en venant à Commonwealth, en pariant sur un rêve que Charles avait été suffisamment stupide ou intrépide pour nourrir.

– À tous, merci d'être venus, avait-il débuté. Il nous faut parler de la grippe qui frappe si durement de si nombreuses autres villes.

Arrivé ce moment, ils avaient bien sûr tous entendu parler de ce qu'on appelait la grippe espagnole, mais il était difficile de distinguer les faits des rumeurs, la vérité des racontars, la peur rationnelle de la paranoïa.

Ce que Charles leur avait dit était ceci : une épidémie qui s'était depuis peu déclenchée, apparemment dans des villes de l'Est comme Boston et Philadelphie, avait récemment atteint l'État de Washington. Le Dr Banes avait ajouté qu'il avait reçu un courrier d'un ami médecin exerçant sur une base en dehors de Boston et qui attestait l'extrême taux de mortalité de cette maladie, la rapidité avec laquelle elle se répandait, et la forte probabilité qu'elle gagnerait les cantonnements militaires alors que des jeunes hommes arrivés de tout le pays rejoignaient divers camps pour y effectuer leurs classes. Fort Jenkins n'était qu'à cinquante kilomètres, avait poursuivi Charles, et il avait entendu dire par certains clients que plusieurs villes proches étaient particulièrement affectées. Les activités professionnelles étaient suspendues, les rassemblements publics interdits. Médecins et infirmières travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais cela n'empêchait pas la maladie de se répandre plus vite qu'on ne pouvait le concevoir.

– Ce que l'on peut seulement imaginer à l'heure actuelle, c'est qu'il s'agit d'une nouvelle forme de grippe, avait annoncé le Dr Banes à la foule.

Il avait cinquante-six ans, des cheveux foncés qui avaient gardé leur couleur à l'exception d'une mèche blanche sur le devant. Il portait une moustache broussailleuse, qu'il avait autrefois enduite de cire pour qu'elle soit en guidon de vélo, mais qu'il avait laissée retomber ces derniers temps en un épais enchevêtrement. Le Dr Banes était un ami proche de Charles qui avait abandonné la perspective d'une retraite confortable mais solitaire pour venir rejoindre les Worthy lorsqu'ils avaient fondé la ville.

– Par beaucoup de ses symptômes elle ressemble à la grippe que vous connaissez, avait-il expliqué. Fièvre élevée, maux de tête, courbatures douloureuses, toux. Elle frappe rapidement, peut entraîner une pneumonie et est incroyablement contagieuse. Mais elle est beaucoup plus sévère que les souches

habituelles et tue plus rapidement les malades qu'aucune des gripes que l'on ait jamais vues.

Charles avait témoigné que lors de son dernier passage à Timber Falls, il s'était entretenu avec plusieurs clients qui étaient au courant de la progression de l'épidémie. Elle semblait s'être insinuée dans la plupart des petites comme des grandes villes, mais il ne pouvait que spéculer sur le fait que Commonwealth avait bénéficié d'un sursis temporaire parce qu'elle était très à l'écart du reste du pays. Ils avaient la chance d'entrevoir de quoi souffraient les gens alentour alors qu'ils avaient encore le temps de prendre des mesures appropriées.

Un silence lugubre régnait dans la grande salle pendant que Charles et Doc Banes s'exprimaient. Beaucoup, parmi les assistants, avaient entendu des rumeurs concernant semblable grippe, mais ils avaient espéré que ces récits étaient exagérés. D'entendre ces faits énoncés par la voix calme de Charles et celle de leur médecin réfléchi les contraignait à rester d'autant plus silencieux.

Le ministère de la Guerre, leur avait exposé Charles, procédait même à une suspension de la conscription en raison du nombre de soldats qui étaient atteints, et la ville de Seattle avait voté une loi contraignant toute personne qui marchait dans un lieu public à porter un masque de gaze sur le nez et la bouche. D'autres villes avaient interdit aux habitants de se serrer la main et de cracher dans la rue.

Sa voix avait graduellement pris de la force, emplissant l'espace laissé par le silence des auditeurs.

– Et en ce qui me concerne personnellement, en tant que responsable de la scierie mais également citoyen de notre ville, père et mari... il nous faut faire tout notre possible pour être sûrs que nous continuerons d'échapper à cette infection.

– Et comment on s'y prend, pour ça ? avait lancé un auditeur. Vous avez de quoi nous vacciner, Doc ?

Banes avait fait non de la tête avant que Charles réponde à sa place.

– La seule manière de ne pas tomber malade consiste à empêcher l'épidémie de pénétrer dans Commonwealth, avait-il affirmé avant de marquer un temps de silence. Je propose que nous fermions la ville aux gens de l'extérieur et que nous interrompions tous nos voyages hors de chez nous. Plus de courses à Timber Falls ni ailleurs, car cela ne servirait qu'à attraper la grippe au contact d'habitants de ces villes et à la ramener ici. Personne ne sort de Commonwealth et personne n'y entre jusqu'à ce que l'épidémie prenne fin.

Pendant un moment, la foule n'avait rien dit. Puis s'était manifesté le bruit de centaines de voix, dont des murmures bas échangés entre gens mariés, des exclamations, plusieurs rires incrédules. Charles avait vu Philip se retourner pour observer toutes les têtes qui opinaient, ou s'agitaient sévèrement, tous ces fronts plissés ou ces yeux écarquillés.

– Pendant combien de temps ? avait crié quelqu'un au-dessus du vacarme.

Charles avait ouvert la bouche et les voix s'étaient tues dans l'attente de sa réponse. Mais il n'avait rien répondu et s'en était remis au Dr Banes.

– Il est impossible de le savoir. Probablement pas plus d'un mois : la grippe voyage vite, et j'imaginerais qu'au bout d'un mois les villes des environs devraient être redevenues saines.

– Vous *imagineriez* ?

Banes s'était retourné vers Charles d'un air un peu penaud. Il aurait voulu déclarer qu'il en avait la certitude, mais ne le pouvait pas. Personne ne le pouvait. Ce qui se passait donnait l'impression de ne ressembler à aucune des épidémies dont il avait eu l'expérience. Il craignait déjà d'en avoir trop dit, d'avoir donné libre cours à des peurs qu'il ne comprenait pas entièrement. Ces craintes désormais seraient multipliées par le nombre de visages effrayés et sceptiques qui lui faisaient face.

Le responsable de la scierie avait levé les mains.

– Avec notre magasin d’alimentation générale totalement approvisionné comme il l’est en ce moment, nous disposons de suffisamment de réserves pour fermer complètement les accès à la ville pendant deux mois. Si des mesures extrêmes doivent être prises, certains d’entre nous possèdent du bétail. Comme vous tous, j’espère que nous n’aurons pas à attendre aussi longtemps que deux mois, ni même un seul. Mais je crois qu’il est essentiel de se préparer et qu’il ne faut pas prendre de risques insensés. Si nous n’appliquons pas de mesures draconiennes, la grippe contaminera notre ville, et si elle nous frappe aussi sévèrement que dans les autres localités, il nous sera impossible de continuer à faire tourner l’usine avant qu’elle ait disparu. Pour ne pas parler des vies qui seront perdues.

Il avait marqué un temps de silence et repris :

– Mes amis, je crois que si la grippe atteint Commonwealth, la scierie devra cesser de fonctionner. Et toute la ville suivra le mouvement.

– Et ceux qui achètent nos grumes ? avait lancé une voix masculine. Est-ce qu’ils pourront continuer de venir en ville ?

Charles avait secoué la tête.

– Non, cela signifie ne pas vendre de bois tant que la ville sera fermée. Je contacterai tous nos clients et leur expliquerai. Je sais qu’ils ne vont pas apprécier, mais je sais également qu’avec l’effort de guerre qui repose énormément sur le bois, ils auront toujours besoin de nous quand nous rouvrirons. Fermer la ville va mettre les finances de la scierie à rude épreuve, mais elle peut survivre.

Les seuls visiteurs extérieurs à être reçus à Commonwealth étaient les bateaux qui suivaient les méandres de la rivière pour atteindre la scierie où ils chargeaient les grumes, ainsi que certains acheteurs qui venaient en ville à cheval ou en voiture pour s’entretenir avec Charles. Les visites des uns comme des autres pouvaient être suspendues pendant une durée indéterminée. Comme il n’y avait pas de banque sur place, la

plupart des gens procédaient par échange et par troc, en plus de visites au magasin de première nécessité où leurs achats étaient déduits de leur salaire.

Si Charles ne pouvait pas se rendre dans les banques de Timber Falls, il ne serait pas en capacité de payer ses travailleurs à la fin du mois, mais ils auraient sa promesse qu'il les rémunérerait aussitôt que la grippe serait terminée. Et n'avait-il pas déjà gagné leur confiance en leur octroyant à chacun une maison qui leur appartenait en propre, cela en échange de leurs premiers mois de labeur ? Peu de résidents disposaient d'économies, car la majeure partie de leurs chèques continuaient de rembourser ce qu'ils lui devaient pour ce logement, et ceux qui possédaient un compte dans une banque de Timber Falls n'y auraient pas accès durant la quarantaine. Mais aux yeux de Charles, il s'agissait là de sacrifices mineurs et inévitables.

– Et si quelqu'un de Timber Falls vient sans avoir connaissance de la quarantaine ?

Charles avait avancé son idée qui consistait à afficher un panneau en postant des gardes et en bloquant la route. Sachant que cela risquait de soulever des objections, il avait tenté de présenter la mesure sans lui prêter beaucoup d'importance.

– Les gardes ne seraient pas franchement nécessaires, car nous avons si peu de visiteurs. Ce serait strictement par manière de précaution.

Après un court silence, quelqu'un d'autre s'était levé.

– Monsieur Worthy, j'apprécie tout ce que vous avez entrepris pour nous, et c'est vrai que vous m'avez traité mieux que quiconque l'avait jamais fait. Mais avec tout le respect que je vous dois, poster des gardes, ça ressemble juste un peu trop aux genres de camps de travail que j'ai fuis en venant ici.

Il s'était assis vite, disparaissant dans un océan de têtes dont certaines acquiesçaient.

Charles n'était pas préparé à cette remarque. Il avait espéré que certains lui opposeraient leurs idées, mais qu'on le compare, lui, au modèle d'hommes dont les conceptions

consistaient à transformer des usines en prisons était injurieux. Il sentit le rouge lui monter aux joues.

Avant qu'il n'ait pu répondre, un homme assis au rang situé juste devant celui de Graham s'était dressé pour parler, son bonnet de laine à la main. Il avait une épaisse barbe brune et des cheveux que son épouse avait essayé de peigner le soir même, sans véritablement y parvenir.

– J'ai perdu ma première femme il y a treize ans à cause de la typhoïde, avait-il déclaré à la cantonade. Beaucoup de gens l'attrapaient et beaucoup mouraient. Si c'est le même genre d'épidémie qui recommence, je dis qu'on doit fermer la ville.

Plusieurs avaient fait entendre des murmures d'assentiment tandis qu'il se rasseyait.

Charles avait hoché la tête. Lui aussi gardait des souvenirs de pandémies antérieures, dont celle de l'épouvantable hiver de 1889 au cours duquel il avait perdu sa mère et Timothy, son frère cadet. La douleur cruelle de ces décès s'était atténuée ces dernières années, mais il avait recommencé à penser à Timothy, car l'adoption avait entraîné chez eux la présence d'un fils qui avait presque le même âge que lui. Bientôt, Philip serait plus âgé que Timothy ne l'avait jamais été.

Un nouvel homme avait pris la parole dans le fond de la salle.

– Alors si on ferme la ville, avait-il dit d'une voix de basse, je ne peux plus voir ma famille ?

Un certain nombre de maris prudents avaient décidé au début de venir travailler dans cette nouvelle scierie inconnue en laissant leurs familles derrière eux pour que des grands-parents ou des amis veillent non loin de là sur leurs proches. Et certains employés célibataires courtoisaient des femmes à Timber Falls en espérant gagner leur cœur ainsi que leur confiance dans ce mystérieux hameau niché au fond des bois.

– Je conçois votre inquiétude, avait répondu Charles. Tout homme se trouvant dans cette situation peut bien sûr partir de Commonwealth s'il le souhaite et, quand la pandémie sera

passée, je vous promets qu'un emploi vous attendra à votre retour. Mais tant qu'elle ne sera pas terminée, vous ne serez pas autorisés à revenir.

L'intervenant, qui était resté debout, regardait Charles sans bouger. Le patron de la scierie savait que, très vraisemblablement, il se rendait à Timber Falls tous les dimanches, la journée la plus belle de sa semaine. Il n'avait pas d'autre choix que d'abandonner sa famille à une maladie possible ou de tourner le dos à l'argent qu'elle ne pouvait se permettre de perdre.

Graham s'était levé tout à coup. Il avait gardé alors le silence, comme s'il prenait conscience qu'il n'avait encore jamais pris la parole devant un groupe aussi fourni.

– Je n'aime pas l'idée qui consiste à m'empêcher d'aller et venir à ma guise, avait-il déclaré. Mais j'aime encore moins celle que mes proches risquent de tomber malades.

D'autres intervenants avaient semblé pressés de parler alors que lui s'exprimait lentement. Beaucoup d'auditeurs marquaient leur approbation de la tête.

– Et, avait-il poursuivi, il est possible que l'idée des gardes ne me plaise pas non plus, mais ce n'est pas d'une bande de policiers ou d'agents de la Pinkerton dont nous parlons... ce sera *nous* qui nous en chargerons.

D'autres hochements de tête avaient précédé sa conclusion.

– Pour ma part, je serai fier de protéger la ville.

Il avait repris place sur sa chaise.

– Moi aussi, avait affirmé un autre.

Puis un autre, et encore un autre. La salle résonnait de ces engagements.

Philip hochait la tête.

– Moi aussi, disait-il.

*

Quand Rebecca avait vu les lèvres de Philip remuer, elle avait tourné les yeux vers son mari qui semblait redevenu aussi

paisible qu'un champ balayé par la neige. Ils en avaient déjà parlé à la maison, derrière la porte fermée de leur chambre. Pour elle, isoler la ville était l'antithèse de tout ce pour quoi ils avaient œuvré. À ses yeux, la fondation de Commonwealth n'avait pas été un acte de rejet adressé au monde, mais une façon de lui montrer combien il pouvait être amélioré, de sorte que d'autres suivent leur exemple. S'ils fermaient leurs portes, s'ils approuvaient cette quarantaine inversée, ils se couperaient de ce monde. Elle s'inquiétait aussi pour la santé de sa famille et avait vu toutes ces expressions hantées par la fièvre à Timber Falls quand elle avait accompagné Charles dans son dernier voyage à destination de cette ville désertée. Mais elle ne pouvait se résoudre à défendre la quarantaine.

Elle avait envie de se lever. Envie de dire quelque chose, n'importe quoi. Il lui était arrivé de s'adresser à des foules plus importantes, des foules à la fois favorables et hostiles. Mais Charles avait clairement exprimé son opinion et l'idée de rendre une querelle maritale publique lui paraissait sinon malavisée, tout du moins fâcheuse. Elle se sentait gagnée d'une paralysie inhabituelle pour elle alors même que la cadence de son cœur s'accélérait.

Philip était resté silencieusement assis à côté d'elle pendant que la réunion se poursuivait, que d'autres hommes et femmes exposaient leurs inquiétudes, mais la plupart d'entre eux soutenaient l'isolement. Lorsque entre deux commentaires le silence avait commencé à s'allonger, Charles avait repris la parole.

– Je propose un vote à haute voix.

Les paumes de Rebecca transpiraient ; elle en avait essuyé une sur sa jupe en laine. Elle voulait se lever. Mais était demeurée sur son siège.

– Que tous ceux qui sont favorables à ce que la ville ferme ses portes jusqu'à la fin de l'épidémie disent « *aye* », avait proclamé Charles.

L'ampleur de la réponse avait fait trembler la salle. À côté de Rebecca, Philip avait voté d'un ton placide.

– Que tous ceux qui s'y opposent disent « *nay* ».

Dans la grande salle se trouvaient de nombreux dissidents, mais ils ne représentaient qu'une mince fraction de ceux qui soutenaient la mesure. Dans l'écho des « *nays* » sonnait clairement la défaite, ceux qui avaient choisi ce camp ayant déjà pris conscience qu'ils représentaient la minorité.

Rebecca avait voté « *nay* », de manière presque inaudible, sachant pertinemment que cela ne comptait guère. La seule personne qui l'avait entendue était Philip, qui l'avait observée avec inquiétude.

Charles avait hoché la tête alors que le décor recommençait à s'animer, car les gens s'étaient remis à discuter entre eux, se congratulant pour leur capacité à prendre une décision. Aux yeux de Rebecca, c'était une satisfaction vide de sens, car ils n'avaient réussi qu'à faire acte de courage d'une manière ambivalente, avaient opté pour un compromis moral dont le poids, redoutait-elle, commencerait bientôt à peser inconfortablement sur leurs épaules.

Charles en était alors arrivé à parler logistique : la manière de bloquer la route et l'emploi du temps des gardes à définir. Quand la réunion avait été ajournée et que la majeure partie des participants avaient commencé à sortir du bâtiment surchauffé, une queue s'était formée dans l'allée de gauche où des hommes apposaient leur signature pour se porter volontaires et tenir le rôle de sentinelles. Auraient-ils été autant à relever le gant si Graham ne les avait pas mis au défi ? s'était interrogée Rebecca. Peut-être certains le faisaient-ils par penchant pour l'aventure alors que d'autres craignaient ce qui risquerait de se passer si quelqu'un de moins digne de confiance qu'eux se voyait attribuer pareille responsabilité. Elle avait observé plusieurs de ces visages en concluant qu'ils étaient motivés par une sorte de honte à ne pas être partis en découdre de l'autre côté de l'océan. Certains s'étaient engagés mais

avaient été rangés dans la catégorie des « travailleurs essentiels à l'effort de guerre » en raison de leurs tâches à la scierie ; d'autres avaient délibérément tourné le dos à un conflit qu'ils considéraient comme une guerre malhonnête. En montant la garde, ils prouveraient, à eux-mêmes et à leur famille, qu'ils étaient véritablement des hommes courageux.

Près d'elle, Philip se tenait debout, et lorsqu'il avait fait son premier pas vers la file des volontaires, elle avait levé instinctivement la main pour le retenir par l'épaule, le forcer à se rasseoir et lui expliquer qu'il commettait une erreur. Il n'avait que seize ans ! Ce n'était pas sa place, de rester planté là-bas, une arme à la main, brandie contre quiconque voudrait pénétrer en ville. Mais avant qu'elle ait pu l'attraper, il était déjà trop loin dans cette longue file où il était allé se placer auprès de Graham, lequel avait accueilli son frère officieux en lui appliquant une double tape sur l'épaule.

Pendant de nombreuses années, elle se souviendrait de ce geste d'encouragement complice et de la façon dont le dos de Philip avait semblé se redresser sous le poids de la main de Graham.

III

Quel avait été le nom du soldat ? Quel âge avait-il ? Où sa famille habitait-elle et quand lui avait-il écrit pour la dernière fois ? Est-ce qu'en ce moment même ils lisaient sa lettre la plus récente en essayant de retenir leurs larmes, et est-ce qu'une autre la suivrait bientôt ?

Les pensées de Philip se succédaient à toute vitesse. Aussi fort qu'il essaie de ne pas s'imposer cette épreuve, qu'il tente de se concentrer sur son assiette, sur la voix de sa mère adoptive, il ne parvenait pas à se retenir de s'interroger sur l'homme à la vie duquel il avait contribué à imposer une fin violente et totalement imprévisible.

– Ça va ? lui demanda Rebecca.

Si ça allait, se dit-il, il ne serait pas nécessaire de poster des sentinelles armées près de l'entrée de la ville. Il ne serait pas nécessaire d'avoir des fusils et il n'aurait pas été nécessaire de tuer le soldat. Il serait assis juste à côté de lui, maintenant, heureux de déguster la cuisine de Rebecca, leur répétant pour la dixième fois combien il les remerciait de leur hospitalité.

– Ça va.

Ils lui poseraient une question sur la guerre. Au début, il hausserait les épaules, se comporterait un peu comme si toute cette attention le gênait, mais une fois qu'il aurait commencé, il lui serait difficile de s'arrêter. Il leur parlerait de sa période d'instruction et des rumeurs qui circulaient à travers les baraquements au sujet de l'endroit où ils seraient déployés. Il leur dirait qu'il n'éprouvait aucune hâte d'arriver au front, mais

qu'une fois qu'il y serait, il se sentirait honoré de faire son devoir pour Dieu et sa patrie.

Rebecca posa la main sur l'épaule de Philip.

– Essaie de manger un peu.

– Désolé, dit-il.

– Tu n'as aucune raison de l'être. Souviens-toi seulement que tu dois prendre soin de toi. Il faut manger.

Il mangea. Au début, il lui fallut se forcer, mais les premières bouchées éveillèrent son appétit. Le ragoût était chaud, très salé et de couleur suffisamment foncée pour qu'il ne soit pas du tout sûr qu'il y ait de la viande dedans, ou uniquement des légumes. Quel jour était-ce ? Lundi sans blé, mardi sans viande, jeudi sans porc ? Toutes les épiceries du pays affichaient ces panneaux. La nourriture, c'est en priorité pour les soldats, proclamait tout le monde. « Des journées sans blé en Amérique pour compenser les nuits sans sommeil en Allemagne. » Non qu'il ait là de quoi se plaindre : il mangeait mieux chez les Worthy que ça n'avait jamais été le cas auprès de sa propre mère.

Dehors, il faisait déjà nuit, le soleil automnal étant chassé par les vents froids.

Il essaya de ne pas penser au soldat. De penser plutôt à cette maison, à ceux qui y habitaient. De penser à ce jour.

– Nous sommes mercredi, lâcha-t-il.

– Oui ? demanda Rebecca dont les yeux étaient attentifs et affectueux.

Il réfléchit un moment.

– Est-ce que ça t'ennuie de ne pas pouvoir aller à ta réunion ?

Le mercredi soir, elle avait coutume de rejoindre ses amies suffragettes à Everett, à Seattle, ou peut-être dans une ville plus petite, espérant que le mouvement prendrait de l'ampleur en accueillant des recrues.

Elle hocha la tête.

– Oui, mais nous faisons tous des sacrifices, en ce moment.

Puis elle trouva un moyen de sourire de la situation.

– Je ne doute pas que les groupes puissent survivre quelques semaines à mon absence.

*

C'était le deuxième mercredi depuis le début de la quarantaine et, par conséquent, la deuxième semaine qu'elle ratait sa réunion. Elle n'appréciait pas cette inactivité forcée. Les rassemblements en faveur du droit de vote et les manifestations lui manquaient cruellement, ainsi que celles du Parti des femmes pour la paix¹, qu'elles avaient organisées dans les mois qui avaient précédé l'entrée en guerre des États-Unis. Elle et d'autres adhérentes de cette organisation avaient prononcé des discours et exhorté les gens à voter pour les candidats de la paix, à lutter contre les pressions qu'exerçait le Mouvement pour la préparation, ces fauteurs de conflit armé à peine déguisés réclamant que le pays produise davantage de vaisseaux de guerre, de canons et de fusils, juste *au cas où*. C'étaient surtout ces réunions-là qui lui manquaient, lorsqu'elle se trouvait en compagnie d'hommes et de femmes qui avaient le sentiment, comme elle, que rien de bon ne pourrait sortir de la guerre, surtout de *celle-là*, menée sans véritable raison justifiable sinon les mensonges colportés par les agents de propagande. Mais une fois que Wilson l'avait déclarée et que le Congrès avait voté les lois contre l'espionnage et la sédition, le PFP était soudain devenu illégal : les Américains n'avaient plus le droit de prêcher la paix. Tout le monde devait désormais entonner des airs enjoués à la gloire des pilotes d'avion de

1. Mouvement fondé en 1915. Le Mouvement pour la préparation, qui avait aussi émergé en 1915, prônait à l'époque un budget orienté vers la défense du pays et la lutte contre la politique de neutralité du gouvernement de Woodrow Wilson.

chasse et des braves conscrits, de haïr le Kaiser et d'adorer le président.

Il la regarda en hochant la tête.

– Avec un peu de chance, tu seras autorisée à y retourner bientôt.

– En attendant, j'ai toujours le droit d'écrire des tas de lettres, dit-elle avec un sourire attristé. On m'interdit seulement de les envoyer.

– Vous l'obtiendrez peut-être quand même, le droit de déposer vos suffrages dans l'urne, l'encouragea-t-il d'un petit sourire. Ils voteront peut-être la loi pendant l'épidémie.

Elle rit.

– Ce serait bien, mais j'en doute.

*

La porte s'ouvrit devant Laura, la sœur d'adoption de Philip. Elle avait deux ans de moins que lui, de longs cheveux raides couleur d'ambre qui auraient pu être plus blonds si elle avait habité dans un lieu davantage ensoleillé. Ses yeux marron étaient capables d'exprimer une méchanceté extrême quand elle le voulait, ce qui avait souvent été le cas lors des premières années qu'il avait passées dans leur famille. Elle n'était pas méchante, avait-il fini par apprendre, avait simplement l'habitude d'être fille unique. Se voir contrainte d'adopter un frère, un frère adoptif *plus vieux qu'elle*, bon sang, à l'âge de neuf ans, avait été une rude tâche.

Elle s'assit sur une chaise en face de lui et l'étudia attentivement en lui témoignant plus de compassion qu'elle ne se l'autorisait d'habitude.

– Bonjour, dit-elle.

– Bonjour.

– J'envisageais de préparer un gâteau, plus tard.

Un gâteau ? Elle n'en faisait que pour lui fêter son anniversaire. Comme tout le monde devait économiser le sucre aussi